Document généré le 24 avr. 2024 03:10

Liberté

Les souvenirs au pantographe

Lucien Francoeur

Volume 20, numéro 6 (120), novembre–décembre 1978

Pour l'Hexagone

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60098ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Francoeur, L. (1978). *Les souvenirs au pantographe*. *Liberté*, *20*(6), 60–61.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LUCIEN FRANCOEUR

Les souvenirs au pantographe

à Claude Beausoleil

alanguissement dans un spleen de foetus et vague à l'âme
quand l'écriture de chanvre me rejoint dans le vertige où
je voudrais m'étourdir pour m'étirer la veine
l'art splénétique m'est une étreinte de solitude en noir
je suis un écho épidermique une affiche toujours déchirée
une liaison interdite
on me rencontre sur une musique trop près de l'oubli dans
la gloire en écran diaphane

il y a toujours un peu de regret au bout des doigts à la fin
des servitudes sanguines
l'absence de désir me prend à bras-le-corps et j'ai le haut-le-
coeur en bas-relief permanent sous les jouissances ma-
nuelles
en moi précisément je souffre d'astrophobie verticale alors
je me résouds horizontalement

la poésie n'est plus que l'à-côté du langage le coup du jour
au goût du temps
l'homme en moi ne me suffit plus
la poésie n'est plus qu'une chanson populaire qui pend en
lambeaux aux lèvres de la trivialité

il était une fois le temps plus que jamais de se prendre pour
plusieurs autres à la fois et de se parler au pluriel au risque
d'être réduit à soi pour se lire être lu et s'étreindre
je suis aux aguets devant le miroir à l'inversion du masculin
singulier et je jouis au féminin
j'inhale des fragrances volubiles venues d'avant le bout du
monde
je m'organise des yeux qui me convoitent de près je me refais
une beauté obsidionale

je me laisse couler jusqu'à l'origine de mon archytexture phallocratique

mais le décor se replie incontinent en fête foraine détrempée derrière une image d'Epinal tombant de l'oeil pinéal
on mémorise la joie pour ne plus y penser c'est plus court
on se remémore les visages convulsés à cause du givre dans les babines ruinées
hors-texte le mythographe se fait la queue leu leu dans la blessure de la femme universelle

la plupart du temps je suis félin en rut
j'ai le corps comme un cri étouffé dans l'oreiller
j'ai la gorge ouverte sur l'ennui tordu
une tentation acrobatique de tendresse inaccessible me ponctue les tempes histoire de pratique interne
j'adhère au soleil inhibé de toute part je lèche la densité qui suinte des ombrages
j'ai la langue molle et déliée quand la textualité est une idée fixe

je me joins à l'envers et me rabats sur l'en-dedans on n'en parle plus je me jette dans la psyché comme un mauvais souvenir quand il ne me suffirait que d'un coup d'épine dorsale pour rejoindre ma réalité pressante

je me pointe la caméra endogène en prière de deuil sur la laide mort malade qui se mouve vers sa marre métaphysique
et je fais demi-tour dans la mémoire des dieux

(ainsi les dés arabiques sont jetés dans l'antiquité par inadvertance)

Lucien Francoeur